

## La désintoxication morale de l'Europe

Conférence pour le congrès sur l'Europe  
de l'Accademia d'Italia à Rome (1932)

Si nous considérons l'Europe comme un organisme intellectuel unique – deux mille ans d'une culture édifiée en commun nous en donnent sans réserve le droit – nous ne pouvons éviter de reconnaître que cet organisme, au moment présent, a succombé à une grave crise psychique. Dans toutes les nations ou presque se manifestent les mêmes phénomènes de forte et brusque irritabilité malgré une grande lassitude morale, un manque d'optimisme, une méfiance prête à s'éveiller en toute

occasion et la nervosité, l'humeur chagrine qui résultent du sentiment général d'insécurité. Pour se maintenir en équilibre, les humains doivent faire constamment un effort psychique, de même que les États ne doivent pas relâcher leurs efforts en matière d'économie; on ajoute foi aux mauvaises nouvelles plus facilement qu'à celles qui rendent l'espoir et les individus autant que les États, plus qu'à d'autres époques du passé, semblent prêts à se haïr. La défiance mutuelle se révèle infiniment plus forte que la confiance. Toute l'Europe semble subir l'humeur des jours de vent où le fœhn ou le sirocco empêchent les forces vives de jouer librement, pèsent sur l'état d'âme et irritent dangereusement les nerfs sans inciter à l'action réelle.

Le fait que cet état de tension signale la présence persistante dans notre système sanguin d'un résidu persistant laissé par la guerre se passe de démonstration. Les

années de guerre ont habitué les gens dans tous les pays à des sentiments plus fortement et plus violemment tendus. Comme les guerres ne peuvent pas être menées froidement et ne représentent pas seulement des équations de chiffres et de machines, un énorme apport de passion exacerbée fut nécessaire pour aller jusqu'au bout d'une période aussi longue et terrible que cette guerre de quatre ans. Un certain «*dumping*» affectif, une excitation permanente des instincts de haine, de colère, d'amertume furent nécessaires dans tous les États pour convaincre encore et toujours les individus impliqués de la nécessité d'investir leurs forces affectives les plus extrêmes car l'enthousiasme, selon le mot de Goethe, «n'est pas comme le hareng saur une salaison qui se conserve des années<sup>1</sup>»; il n'est en fait qu'un bref

---

1. Stefan Zweig reprendra ce passage, du début du paragraphe jusqu'à cette citation de Goethe, dans sa conférence de 1938 «L'histoire de demain», publiée dans Stefan

état émotionnel, un superlatif de la dynamique psychique et ce court moment devait absolument être amplifié et prolongé. Aussi la haine de l'ennemi fut-elle, dans tous les pays, continuellement alimentée et disciplinée, des millions de natures en réalité indifférentes furent poussées à une dépense affective de haine nettement plus élevée que celle dont leur organisme et leur tempérament étaient coutumiers.

Puis, la paix rétablie, ce devoir de haine fut d'un seul coup aboli et déclaré superflu. Mais un organisme, une fois qu'il a pris l'habitude d'une drogue, ne peut pas être sevré d'un seul coup. Qui n'a cessé de consommer des narcotiques ou des stimulants pendant des années ne peut en l'espace d'une heure rendre son corps complètement sobre et de même – inutile de le nier – le besoin de tension politique

---

Zweig, *Derniers messages*, trad. Alzir Hella, Paris, Bartillat, 2013, p. 33-34 (NdT).

et de haine collective a persisté à l'état latent au sein de notre génération. Il n'a fait que se déplacer de l'ennemi étranger vers d'autres cibles, devenant haine entre systèmes, entre partis, entre classes, entre races, tout en conservant pour l'essentiel les mêmes formes. Le besoin d'afficher en groupe une agressivité visant d'autres groupes domine l'Europe aujourd'hui encore. On ne peut s'empêcher de songer à cette vieille légende qui raconte comment, longtemps après la bataille, les ombres des morts continuent à se battre dans les airs. Mais cet état fatal d'insécurité, d'inquiétude spirituelle, de méfiance et d'hostilité mutuelle est ressenti, dans tous les pays aussi douloureusement, par tous les intellectuels d'Europe. Voici le problème qui s'impose à nous impérieusement : comment procéder à une désintoxication morale de cet organisme, de quelle manière, par quelle action systématique atténuer la dépression psychique qui pèse

sur l'Occident en même temps que la dépression économique – la dépression morale aggravant sans cesse la dépression économique et inversement ?

Quels que soient son courage et sa détermination, celui qui voudrait s'attaquer à ce problème devrait d'abord s'avouer en toute honnêteté qu'on ne saurait espérer le retournement brusque et soudain d'une situation qui affecte déjà des millions d'âmes. Pour les maladies psychiques, il n'y a pas de *magna therapia sterilisans*, de cure miraculeuse unique et soudaine, mais comme pour tous les phénomènes d'intoxication, on ne peut mettre en œuvre qu'une cure de désintoxication progressive, un traitement logique et systématique de sevrage destiné à venir à bout de l'accoutumance irrationnelle acquise naguère de manière soudaine.

Ne cédon pas à l'espoir d'un brusque renversement de la situation. Peut-être devons-nous même renoncer – c'est dou-

loueux à dire et à reconnaître! – à une guérison complète de notre propre génération, celle de la guerre, et consacrer toute notre énergie à ce qu'au moins la classe d'âge suivante, celle qui arrive et qui pourra véritablement compléter l'édifice, ne succombe pas à la mentalité haineuse, si fallacieuse et si funeste, de notre génération. On ne pourra se contenter de proclamations, d'appels, de conférences, de ligues et de manifestations de bonne volonté à l'adresse de l'humanité du temps présent. Il faut accomplir un travail opiniâtre, mûrement pensé, systématique, pour permettre à l'âme de la nouvelle génération montante de se cristalliser avec plus de pureté, de solidité, de clarté et de netteté que la nôtre, dont la guerre a fracassé la forme originelle sous le poids de son marteau terrifiant. Nous ne devons plus songer à reconstituer ce qui est parti en morceaux, mais seulement à construire

ce qui n'a pas encore pris forme en lui donnant de nouveaux traits plus féconds.

Cette construction d'une nouvelle génération doit bien entendu commencer au moment de l'éveil intellectuel, à l'école, à l'heure de l'existence où la vie l'esprit de l'individu en devenir s'offre encore, souple et tendre, comme l'argile du sculpteur, à la main experte de l'enseignant. Tout prendra une bonne tournure si la nouvelle jeunesse d'Europe, dans tous les pays, est éduquée comme il convient. Mais cette nouvelle éducation devra partir d'un changement de conception de l'histoire, c'est-à-dire de l'idée fondamentale qu'il faut insister sur ce que les peuples d'Europe ont en commun plus que sur leurs conflits. Cette conception qui me semble, à moi comme à tant d'autres, s'imposer sans conteste, a toujours été écartée jusqu'ici pour faire place à une vision purement politique et nationale de l'histoire. On a enseigné aux enfants l'amour de leur pays

natal, une conception que nous ne songeons pas à contredire, mais seulement à élargir en ajoutant à cet enseignement l'amour de leur patrie commune, l'Europe, et du monde entier, de l'humanité entière et une représentation de la notion de patrie placée sous le signe, non de sa relation d'hostilité, mais de son imbrication avec les patries étrangères.

Mais cette conception que nous appelons de nos vœux, est contredite, dans toutes les nations, par une représentation de l'histoire enseignée dans chaque pays du même point de vue : celui qui considère que, de tout temps et en tout lieu, depuis des millénaires, l'adversaire historique donné est un ennemi coupable de la patrie injustement attaquée; et qui fait que, dans les manuels, toutes les guerres sont décrites comme imposées avec violence par l'adversaire et menées seulement pour la défense de la patrie.

Peut-être — j'en conviens volontiers — l'histoire politique, l'histoire nationale, ne peuvent-elles pas être écrites et enseignées autrement. Peut-être cette manière d'écrire et d'enseigner l'histoire exprime-t-elle même une pensée morale, car seuls les peuples primitifs, dans leur naïveté première, ont eu le courage de se vanter d'avoir entamé des guerres avec une froide audace et par simple plaisir. N'est-ce pas la caractéristique d'une histoire écrite de cette manière, consistant à présenter toutes les guerres et toutes les conquêtes comme imposées de l'extérieur, que de commencer par le premier intellectuel, qui fut à la fois un chef de guerre et le chroniqueur de ses campagnes, Jules César? Ce grand personnage fut aussi le premier à se sentir gêné d'avouer qu'il n'avait conquis la Gaule, la Britannia et la Germania que pour accroître la puissance romaine et son propre pouvoir : il ne cesse de déclarer qu'il a été provoqué, défié par

ces différents peuples et, quand il vante ses victoires, il n'ose pas convenir que c'est par simple instinct de conquête qu'il a avancé jusqu'aux confins de l'Europe.

Plus nous éprouverons un sentiment moral, plus nous considérerons la guerre déclenchée seulement par goût de la conquête comme une chose inhumaine et contraire à la loi morale, plus nous tiendrons au contraire la guerre subie, la guerre défensive pour la seule pardonnable — et plus, dans tous les pays, les enseignants et les manuels se sentiront obligés de présenter chaque guerre historique comme une provocation de l'adversaire et leur propre nation comme la victime d'une agression. Toutes les histoires nationales, dans tous les pays, doivent nécessairement mettre la faute sur le compte de la nation voisine afin de susciter l'enthousiasme sincère de la jeunesse.

C'est en réalité inévitable et quand on demande aujourd'hui, à la tribune des

congrès, de retirer des manuels scolaires au moins les attaques ou les accusations grossières, on ne parvient pas jusqu'au cœur du problème. Car la jeunesse ardente ne peut comprendre et apprécier à sa juste valeur l'héroïsme de ses pères et de ses ancêtres que lorsqu'elle voit leur combat comme un combat livré au nom du bien et de l'honnêteté. Voilà pourquoi aucune histoire politique, dans aucun pays, ne pourra jamais être objective ni parvenir à l'objectivité parfaite. Abandonnons l'espoir de changer ce fait et mettons plutôt nos forces au service de buts que nous pourrions réellement atteindre.

Le changement véritable que je tiendrais pour fécond en vue de désintoxiquer la sphère morale de la jeunesse devrait être beaucoup plus fondamental et profond; il devrait consister en un remaniement du programme d'enseignement dans tous les États et les pays, afin de passer de l'histoire politique et militaire à l'histoire

culturelle. On a trop longtemps abusé d'une représentation de l'histoire réduisant celle-ci à une suite de guerres, comme si les hauts faits militaires étaient la seule réalisation héroïque de chaque pays et son idée la plus exigeante de l'humanité telle qu'elle existe intellectuellement depuis deux ou trois millénaires. D'un point de vue supranational et universel, cet aspect de l'histoire en tant qu'histoire de la guerre aboutit à un non-sens complet. Des peuples, des armées battent d'autres peuples, d'autres armées, des commandants en chef l'emportent sur d'autres, des villes sont détruites, des pays s'agrandissent, puis redeviennent petits, des empires enflent ou rétrécissent, les uns après les autres, et c'est une succession interminable sans ligne ascendante, sans vision d'ensemble.

Mais à côté de cette histoire-là, il en existe par bonheur une autre, celle de l'humanité, celle de l'édification de la

culture, des grandes inventions, des découvertes, des progrès moraux, scientifiques et techniques. Tandis que la simple histoire des guerres dans leur intégralité n'aboutit qu'à une succession ininterrompue de hauts et de bas, l'histoire de la culture décrit une ascension irrésistible qui conduit vers des hauteurs toujours plus élevées. Alors que l'histoire des guerres met en lumière ce dont les différents pays se rendent coupables les uns envers les autres, comment la France met l'Allemagne au pillage et comment l'Allemagne porte dommage à la France, et la Grèce à la Perse, excitant inévitablement la haine et la rancune des générations suivantes, l'autre histoire, celle de la culture, montre ce qu'une nation doit à l'autre et dresse le registre grandiose de tous les acquis et de toutes les découvertes.

Dans l'histoire des guerres, les peuples ne sont présentés que comme des ennemis, mais dans l'histoire de la culture, ils

apparaissent comme des frères : celle-ci leur permet de comprendre comment un pays a fécondé l'autre, comment les découvertes ont été complétées par d'autres, comment, pour ainsi dire, des courants de volonté créatrice circulent d'un peuple à l'autre et comment chaque réalisation contribue au bien commun, à l'opposé des hauts faits militaires. L'histoire conçue comme histoire de la guerre qui, aujourd'hui encore, est pratiquement la seule enseignée, montre comment l'Europe s'est détruite elle-même sans relâche, tandis que l'histoire de la culture, qui, hélas ! n'est pas assez présente actuellement dans le système scolaire, montre comment les peuples d'Europe, grâce aux réalisations de Rome, de la Grèce, de la France, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Angleterre, de l'Espagne, de la Hollande, de la Scandinavie, ont bâti un édifice intellectuel toujours plus vaste et plus splendide.

L'histoire des guerres entraîne la jeunesse à admirer la violence, l'histoire de la culture lui enseigne le respect de l'esprit, l'une lui fait ressentir la guerre, l'autre, la paix, comme la plus haute réalisation humaine. Si nous contemplons les événements du monde dans la perspective de l'histoire de la culture, nous encourageons spontanément l'esprit de communauté et un sentiment d'optimisme, car cette histoire-là montre un essor sans fin et fait entendre une harmonie résonnant dans des sphères toujours plus hautes.

Si donc nous voulons remplacer l'esprit de défiance par celui de confiance nous devons, dans l'éducation de la jeunesse, mettre l'histoire culturelle au moins sur un pied d'égalité avec l'histoire militaire et politique. Notre génération a encore appris à l'école, sur Xerxès et Darius, sur Cambyse, sur des rois barbares qui nous laissent totalement indifférents, plus que sur Léonard de Vinci, Volta, Franklin,

Montgolfier et Gutenberg. Nous devons connaître par cœur la moindre des batailles, mais on ne trouvait dans nos manuels pas une ligne sur les constructeurs des premiers chemins de fer ou sur les inventeurs de la nouvelle chimie. Nous étions volontairement tenus dans l'ignorance des réalisations culturelles des peuples qui sont nos voisins, mais nous savions dans quelles batailles et sous le commandement de quels généraux nous les avions affrontés comme des ennemis.

C'est là qu'un changement me semble nécessaire et je crois que la nouvelle jeunesse y serait intérieurement disposée, et même de tout son cœur. Car instinctivement, depuis ses premiers pas, par ce qu'elle voit dans la rue et ce qu'elle lit dans le journal, elle connaît les prodiges de la technique et tout la prédispose à les admirer. La description des expéditions d'explorateurs téméraires, la traversée des océans, les voyages au pôle nord, les actes

individuels d'héroïsme moral soulèvent en elle tout autant d'enthousiasme que les récits de batailles sanglantes. Et plus l'excellence technique non seulement fait la gloire de la nation, mais assure aussi sa sécurité, plus il semble précieux d'éduquer à temps une génération capable d'éprouver autant d'admiration face à l'inventeur dans son laboratoire et au génial organisateur dans son cabinet de travail, face à Edison, Marconi, Einstein – une génération qui considère l'artiste et l'intellectuel comme les nouveaux modèles à suivre avec toute l'énergie de son âme, justement parce qu'ils apportent à sa nation l'amour et le respect du monde entier et accroissent le prestige de sa langue et ses réalisations intellectuelles. Si l'histoire de la culture prenait dans l'éducation la place centrale, au lieu de l'histoire politique, les nations auraient plus de respect les unes pour les autres et moins de méfiance les unes envers les autres, et la génération mon-

tante ferait preuve de plus d'amour pour les choses de l'esprit et de moins d'inclination à la violence. Et surtout l'optimisme si nécessaire se consoliderait et nous ne douterions pas, à quelque nation que nous appartenions, de pouvoir en fin de compte, grâce aux réalisations communes des Européens, maîtriser toutes les difficultés politiques, économiques et sociales et sauvegarder la supériorité que nous avons su affirmer face à l'histoire, depuis deux mille ans, sur notre «petite péninsule de l'Asie!», comme l'appelle Nietzsche.

Mais il ne suffit pas d'étudier l'histoire culturelle comme un passé historique. La deuxième exigence préalable à une réelle pacification de l'Europe serait de permettre à la jeunesse de faire aussi l'expérience vécue de l'histoire culturelle. Car les livres et les écoles ne sont qu'une partie de l'éducation morale d'un individu : l'es-

---

1. Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, I, § 52 (NdT).

sentiel s'apprend toujours par ce que perçoivent les yeux attentifs et le sentiment vivant. Autant que le déroulement des faits historiques, l'Européen de l'avenir devra aussi apprendre à connaître les réalisations actuelles des autres peuples, se familiariser avec ce qu'ils ont de positif et de créateur, en les observant lui-même directement. C'est ce que permettent aujourd'hui les voyages, jusqu'à un certain point, mais seulement de manière insuffisante, d'abord parce qu'un voyage de vacances ne donne qu'un aperçu rapide, le plus souvent déformé, ensuite parce que c'est seulement à l'âge mûr et non à l'époque décisive de leur jeunesse qu'il est donné de voyager à la plupart des gens.

Il serait pourtant important et souhaitable d'agir tout particulièrement pour que la jeunesse, justement, fasse connaissance avec les pays voisins, car ce n'est que dans ces années initiales que l'âme est entièrement ouverte, prête à apprendre et

disposée à porter un regard approbateur, tandis que les personnes de trente ou quarante ans sont déjà plus ou moins figées dans une forme de vie dont la construction est achevée et, le plus souvent, ont une tournure d'esprit critique et sceptique : trop rigides pour pouvoir changer, elles ont connu trop de déceptions pour pouvoir s'enthousiasmer. La question la plus importante serait donc de savoir comment mettre la jeunesse en contact avec la jeunesse, non pour des relations superficielles, mais pour les rencontres vraiment créatrices que permettent le travail en commun et la véritable camaraderie.

Pour une part, ce travail en commun pourrait avoir lieu dans les universités. Voilà un point sur lequel je voudrais insister. Il me semble depuis longtemps que des conventions internationales entre États et universités seraient nécessaires qui permettraient aux étudiants d'obtenir la reconnaissance d'un semestre ou d'une

année d'études dans une université étrangère.

Aujourd'hui, entre la plupart des pays, cette possibilité n'existe pas encore, puisqu'un Allemand qui voudrait faire ses études dans une université italienne pendant un semestre ou une année entière devrait considérer comme perdue cette année humainement et moralement si enrichissante, puisque, dans son pays d'origine, elle ne serait pas reconnue comme équivalente à une année d'études. Par une telle réglementation, on barre la route à d'innombrables jeunes gens, précisément aux meilleurs et aux plus avides d'apprendre, à ceux qui voudraient confronter les méthodes d'apprentissage en usage dans leur propre pays aux méthodes pratiquées à l'étranger, apprendre à fond une langue étrangère et entrer en contact avec d'autres représentants de leur génération, avec une autre méthode. Et cette occasion manquée n'est presque

jamais rattrapable, car à l'issue d'un parcours d'études, pour la plupart, à vrai dire pour la grande majorité des jeunes gens, s'impose rapidement la nécessité de gagner sa vie ; seul un petit nombre d'entre eux peuvent ajouter à leurs études un an de séjour à l'étranger et c'est ainsi que les arts et les sciences évoluent en fin de compte dans les cadres nationaux sans s'interpénétrer de manière créatrice et utile dans l'esprit d'une génération nouvelle.

Mais il ne faudrait pas limiter ces échanges aux universités et, au contraire, mettre à profit les vacances des lycéens pour élargir, grâce à des bourses ou à des échanges, la connaissance et la vision du monde de ces jeunes gens avides d'apprendre. J'imagine qu'on pourrait avec profit, dans tous les établissements d'enseignement secondaire d'Italie, d'Allemagne, de France, d'Espagne, destiner régulièrement un élève particulièrement doué et

tenté par l'expérience à passer ses vacances à l'étranger, si les États s'entendaient entre eux pour accorder aux candidats retenus la gratuité du voyage en train à l'aller et au retour et si un échange était convenu entre les familles, afin que les élèves de milieu pauvre ou modeste bénéficient, eux aussi, de cet avantage.

On éduquerait ainsi, dans tous les pays en même temps, sous le signe de l'amitié, une génération vigilante, une élite connaissant les langues et les mœurs étrangères, ayant vu les pays étrangers de ses propres yeux, une sorte d'état-major de l'armée intellectuelle dont la mission commune serait de conquérir l'avenir. Dans l'appareil vasculaire de la pensée et des études, le sang commencerait à circuler plus vigoureusement. Et chaque pays tirerait profit de la présence, dans ses administrations publiques, dans son commerce, dans ses universités, de cette fine fleur de la jeunesse ayant noué avec les pays

étrangers, dès ses années d'études, des liens intimes et naturels de camaraderie et d'éducation. À partir de cette élite, de ce groupe lié par l'amitié, se diffuserait immédiatement dans chaque pays la connaissance de l'autre. Ils seraient les agents tout désignés de la médiation, les propagateurs de l'esprit d'entente et donc les adversaires de cette sourde méfiance entre les nations dont nous avons le sentiment qu'elle est encore plus fatale que toutes les brèves éruptions d'hostilité belliqueuse.

Une telle communauté une fois créée, celle d'une nouvelle génération éduquée dès son jeune âge, sans haine, dans le respect des réalisations européennes communes, on disposera dans tous les pays d'un large milieu de personnes ayant un point de vue à la fois national et européen. Alors on pourrait songer à instituer des organisations au plus haut niveau, par exemple une académie européenne, une

université européenne, dont les sessions se dérouleraient tantôt dans telle capitale, tantôt dans telle autre, une académie englobant les différentes institutions académiques des différents pays, une instance suprême qui encouragerait tous les rapprochements pacifiques et amicaux et qui empêcherait tous les malentendus.

On a déjà tenté de réaliser des projets comparables au sein de la Société des Nations. Mais en raison d'un appareil trop lourd, d'une domination excessive de la diplomatie, d'un trop-plein professoral au détriment de la jeunesse, la SDN n'a pas été à la hauteur de cette mission vitale et l'atmosphère de défiance, loin de se dissiper, s'est plutôt alourdie. Pour la SDN, la politique compte plus que la culture et comme la politique soulève toujours des difficultés et se fonde sur les tensions, tous nos efforts en vue d'une guérison de l'Europe doivent consister à situer de plus en plus le rapprochement des mentalités sur

le terrain des réalisations culturelles. C'est là que nous sommes réellement unis, c'est là que nous avons le plus de raisons d'espérer conduire toutes les nations, toutes les races et les classes, à une entente apolitique et suprapolitique.

Aussi me semble-t-il important de réaliser l'union culturelle de l'Europe avant son union politique, militaire et financière qui se heurte aujourd'hui encore à des tendances farouchement opposées.

Un organe de presse commun aux Européens, une revue ou mieux encore un journal quotidien, contribuerait éminemment à une telle entente : publié dans toutes les langues d'Europe avec le même contenu, il aurait pour raison d'être de s'interdire tout propos susceptible d'accroître les malentendus et de signaler toutes les possibilités de renforcer les liens et la compréhension mutuelle. Ce serait en somme une publication, journal ou revue, positive, optimiste, roborative, qui

montrerait à la jeune génération, dans tous les pays, la mission et l'œuvre cachées et secrètes qui se proposent à elle, afin qu'elle y travaille et qu'elle leur apporte son concours à chaque fois qu'elles stimulent les réalisations intellectuelles de leur pays et de leur nation. C'est d'abord dans cette sphère culturelle que nous pouvons agir en convertissant la rivalité des nations, au lieu de l'éteindre entièrement, en émulation coopérative, en tirant parti des énergies nationales pour les mettre en compétition dans la course vers le but commun, et en communiquant ainsi à la jeunesse montante une plus grande confiance dans le monde et une foi en l'avenir plus enthousiaste que celle que la génération marquée par la guerre a tant peiné à retrouver.

Si donc la désintoxication morale de l'Europe s'annonce une cure à très long terme, qu'il faudra entamer avec beaucoup de précaution et de sollicitude, en

vue d'une guérison définitive que nous ne verrons sans doute pas nous-mêmes aboutir, cet effort ne sera sans doute pas accompli pour nous, pour notre génération éprouvée et marquée par les difficultés du temps présent, mais pour la génération suivante, pour la jeunesse nouvelle qui arrive et qui considérera l'Europe, à côté de sa propre patrie, comme le pays natal commun selon son cœur. Ce qui ne veut pas dire que nous ayons le droit de rester inactifs et de confier à nos descendants toute cette tâche au service des Lumières et de l'éducation. Au sein même de notre génération il y a aussi beaucoup de choses importantes à faire, à commencer par celle qui consiste à éviter que de nouveaux germes de fièvre et de haine, de nouveaux processus inflammatoires du psychisme mettent en danger le lent démarrage de cette action. Au moment même où nous voulons d'abord rendre inoffensifs, puis éliminer les résidus

de haine qui, depuis la guerre, infectent encore le sang de nos peuples, nous devons aussi éviter que ces résidus s'accroissent à nouveau sous l'effet de la politique.

Sur ce point, une autre mission très importante nous attend dans l'immédiat. L'expérience prouve que la haine entre les nations, les races et les classes, entre les groupes humains, apparaît rarement de l'intérieur, mais le plus souvent par infection ou par excitation, et que le moyen le plus dangereux de l'attiser est la contre-vérité rendue publique et propagée par les imprimés. Nous constatons aujourd'hui encore le fait attristant que seul l'honneur des individus, des entreprises, des groupes et des sociétés est protégé par la loi contre la diffamation et la contre-vérité : lorsque ces dernières concernent un particulier, une entreprise, une personne morale, elles peuvent être aussitôt démenties et invalidées par un rectificatif et par une plainte conduisant à une sanction – tandis que,

curieusement, rien ne protège l'honneur de nations entières. Lorsque dans un pays une nouvelle fautive de toute évidence, volontairement mensongère ou difamatoire, est publiée dans les journaux au sujet d'autres nations, ou que des sous-entendus grossiers et offensants à l'endroit d'un autre peuple sont imprimés, il n'existe actuellement toujours pas de possibilité légale de contraindre ces journaux et ces revues à se rétracter. L'honneur de nations entières, de peuples entiers reste ainsi sans défense face aux autres nations, tandis qu'on a les moyens de sauvegarder l'honneur des individus.

Voilà pourquoi on devrait enfin créer une instance internationale et supranationale ayant le pouvoir et le devoir de démentir toute fautive nouvelle ou accusation publiée dans un pays au sujet d'un autre pays et les journaux ou revues de tous les pays devraient s'engager ou être contraints par l'État à publier ces rectifica-

tifs. Si nous disposions d'une telle instance, nous obtiendrions une convention unifiée, en vigueur dans tous les pays d'Europe, mettant en place l'office chargé de couper court énergiquement à tous les mensonges avant qu'ils se diffusent dans le monde, et il y aurait ainsi dans tous les États européens infiniment moins de poussées de colère et de défiance envers les États voisins. On cesserait d'alimenter le funeste besoin de haïr qui couve toujours à l'état latent dans notre génération et l'atmosphère s'en trouverait considérablement purifiée.

Pour barrer la route à un malentendu, je soulignerai d'emblée qu'il ne pourrait s'agir d'une restriction des polémiques politiques et de la discussion intellectuelle entre les pays, ou de la liberté d'expression des opinions au sein de chaque nation. Il faudrait seulement exiger que ces polémiques politiques, qui donnent de l'énergie au débat, se situent à un niveau

suffisamment élevé et ne prennent jamais appui sur de fausses nouvelles de propagande. Car je crois que la politique nationale, en Europe, doit pouvoir se passer de l'injure et plus encore de la diffamation.

Une telle instance supranationale, qui aurait le droit de rectifier tous les mensonges politiques proférés dans les pays d'Europe, serait, j'en ai le sentiment, facile à créer : il suffirait de six ou douze hommes renommés et prestigieux vers lesquels pourraient se tourner dans chaque cas les personnes ou les nations victimes d'offense ou de diffamation et dont la décision à la majorité ou à l'unanimité pourrait imposer sans délai un rectificatif faisant autorité. Une telle instance ne nuirait à aucune nation européenne et serait favorable à toutes ; dans le même temps, bien loin de restreindre l'influence des journaux, elle renforcerait la confiance des lecteurs en leur moralité, puisque chacun, dans tous les pays, saurait qu'il peut tenir

pour véridiques et authentiques toutes les nouvelles concernant les pays voisins et que tout mensonge sera démasqué sans ménagement. Si le mensonge imprimé, qui est le plus dangereux car le plus largement diffusé, était combattu dans cet esprit par tous les peuples, la haine trouverait moins d'aliment et la confiance serait renforcée. Toute la corporation des gens de plume, les journaux et les revues, se verraient assigner une moralité supérieure et par conséquent une mission de paix des plus nécessaires.

Tout cela, il est vrai, ne permettrait de venir à bout que de la partie négative de notre tâche morale, l'élimination du mensonge. Quant à nous personnellement, qui nous donnons pour but moral suprême d'atteindre à l'idéal d'une harmonie supérieure des nations allant de pair avec la préservation de leurs particularités, nous aurions de surcroît le devoir de donner un exemple à la jeune génération en œuvrant

inlassablement sous le signe de la probité. Que nous nous abstenions de toute parole susceptible de renforcer la défiance entre les nations, que nous nous refusions à déshonorer notre plume par toute phrase qui pourrait rabaisser l'honneur et la réputation, ou même seulement blesser la vanité d'une nation voisine, voilà qui va de soi, c'est notre intime conviction. Mais nous avons de surcroît l'obligation positive de saisir toute occasion de faire, dans notre propre pays et à la face du monde, l'éloge des réalisations de nos pays frères, de convaincre la jeunesse que notre génération, celle précisément qui a connu la terrible haine répandue dans le monde, a appris à haïr cette haine parce qu'elle est stérile au regard de l'édification de la culture et parce qu'elle amoindrit la force créatrice de l'humanité.

Nous devons, nous les écrivains, les artistes, les musiciens, nous les intellectuels, donner un exemple à la jeunesse,

montrer que toute réalisation intellectuelle, dans chaque pays, revêt aussi le sens d'une camaraderie avec ceux qui partagent nos convictions et nos aspirations dans tous les pays et dans toutes les nations – et que le sentiment d'admiration que nous inspire une réalisation, à chaque fois, ne saurait s'arrêter aux frontières politiques ou linguistiques comme devant des portes closes. Nous devons montrer, nous les plus âgés, que l'admiration n'use pas nos forces, mais les accroît au contraire et que seul celui qui sait rallumer toujours l'enthousiasme en lui-même reçoit à chaque fois le cadeau d'une nouvelle jeunesse.

Plus nous nous unissons à l'esprit, plus nous savons contempler et aimer de vastes espaces de la vie, et même s'il ne nous est plus jamais donné d'apercevoir à nouveau le ciel clair et sans nuage de la concorde au-dessus de l'Europe, nous voulons mettre toutes nos forces au service de cet idéal et lui consacrer toute notre passion,

afin que la prochaine génération, dans toutes les nations, puisse faire l'expérience d'une Europe purifiée de toute haine et de toute défiance, et trouver dans cette sphère une seconde patrie, à côté et au-dessus de sa propre patrie. Puisse-t-elle alors sourire des accès de folie auxquels nous avons succombé pendant des années, de nos erreurs et de notre défiance ! Mais puisse-t-elle aussi ne pas avoir à nous reprocher d'avoir renoncé à faire de notre mieux pour revenir à la probité et pour écouter à nouveau la voix éternellement créatrice de la raison.